comme nous, elle aurait demandé sa vie au travail. C'est la loi commune, la loi de tous ! La richesse n'est que l'exception...

Et elle lui pronait les mains, les couvrait de baisers, répétant à travers ses larmes :

— Pardonne-moi ! Jérôme ! Pardonne-moi ! J'ai été une mauvaise femme et une mauvaise mère ! Mais vous voir peiner, souffrir tous les deux, c'était au-dessus de mes forces.

— Pauvre créature ! Tu as cru bien faire ! Je te pardonne ! oui ! La douleur que tu ressens te punit assez ! Mais au moment de nous quitter pour toujours. Tu vas me jurer une chose, c'est de chercher, de retrouver notre enfant ! de la reprendre avec toi ! Tu paieras les mille francs... Comment... Je n'en sais rien... Mais tu travailleras pour en arriver là, à la peine, à la charge ! Tu m'entends bien ?

— Oh ! oui, Jérôme ! Oui ! mon homme ! je te le jure !

Le moribond s'arrêtait pour retrouver des forces, puis il reprenait encore :

— Tu me l'as juré ! Tu retrouveras notre enfant !

— Mais, j'ai signé.

— Ta signature n'est pas valable... Tu auras la loi et les droits pour toi.

— Je te le jure !...

— Maintenant, va chercher un prêtre... je n'ai pas grand'chose à lui dire, car j'ai toute ma vie été un honnête homme !... Je n'ai fait de mal à personne... Et j'espère que, de l'autre côté, j'aurai droit au repos et au bonheur...

Sophie Lacoste devait faire tous ses efforts pour obéir aux dernières volontés du mourant.

Volontés sacrées s'il en fût... Celles que nous imposent le plus saint, le plus rigide des devoirs.

D'abord, il restait sept cents francs sur ce qu'elle appelait "L'argent maudit ! Le prix du sang de sa fille."

Et elle résolut de ne plus y toucher, quand, à côté de lui, elle devrait subir toutes les tortures de la faim.

Elle avait tout d'abord, — les derniers devoirs rendus à Jérôme, — elle avait couru rue de l'Eglise, à l'institution Florillon.

Et ce fut une autre dame qui vint lui ouvrir.

La veuve avait vendu son pensionnat

D'abord, elle avait touché les sept mille francs promis et remis par Conrad.

Ensuite, le surlendemain matin, Eugène était arrivé dès patronniette à l'établissement, tout flambant neuf.

Et il chantait en gambadant, d'une voix aussi fausse que perçante :

— La victoire est à nous ! La victoire est à nous !

Le rêve de la mère Florillon n'avait été qu'à moitié faux.

Polignac avait gagné, rapportait cent vingt pour un à ses trop heureux porteurs. Puis, avec un insolent bonheur, — ainsi que la chose arrive parfois lorsque tourne la veine, — Eugène avait réalisé de gros paris sur les suivantes courses, et gagné chaque fois de fortes sommes.

Et il avait tenu ce langage à sa mère :

— Maman, si tu m'en crois... nous voici pour tout de bon sortis de la purée !... Nous serons riches... Je vais m'établir, prendre une agence... Je ne jouerai pas pour mon compte... Plus si bête ! je jouerai pour les autres et je toucherai tant du cent sur leurs bénéfices.

La veuve ne demandait pas mieux.

Sitôt dit, sitôt fait. Une annonce dans des feuilles spéciales, des acquéreurs se présentaient, et Mme Florillon quittait l'institution, le quartier, et l'on n'entendait plus parler d'elle.

Force fut à Sophie Lacoste de revenir chez elle sans obtenir le moindre renseignement. On ne savait pas ce qu'étaient devenus Mme Florillon et son fils.

Tenace, Sophie Lacoste ! Elle n'était pas pour rien Alsacienne

— J'ai juré à Jérôme, — se répétait-elle, — faut que je retrouve Marthe.

Et de sa vie elle avait fait deux parts.

Lemme de ménage, elle avait trouvé dans le quartier deux maisons où elle travaillait jusqu'à deux heures de l'après-midi.

A cette heure-là, elle s'habillait de sa robe de veuve, et elle montait sur l'impériale d'un tramway, par pluie ou vent, soleil ou grêle.

Et alors, elle battait les élégants quartiers, les Champs-Élysées, les boulevards, le parc Monceau, l'avenue de Villiers, avec cette persévérance têtue des gens possédés par une idée fixe.

La physionomie de Conrad, elle l'avait gravée dans sa mémoire, bien qu'elle ne l'eût entrevue que pendant quelques instants.

Elle était certaine de ne pas se tromper et de le reconnaître entre mille, si elle finissait par le rencontrer.

Oh ! Elle y mettrait le temps ; mais retrouver Marthe, accomplir la volonté du mourant, c'était là désormais toute sa vie.

Personne ne faisait attention à elle, et lentement et sûrement, elle pouvait opérer ses recherches.

Le soir, jusqu'à une heure avancée de la nuit, elle s'arrêtait devant les endroits où l'on boit, où l'on chante, où l'on danse.

A la sortie des élégants théâtres, elle se mêlait à la foule, soutenue par la ferme espérance, et se répétant toujours en s'endormant, harassée de fatigue :

— Ce sera peut-être pour demain.

Mais auparavant, se mettant en ordre avec sa conscience :

— Tu dois me voir, Jérôme, — murmurait-elle, adressant une pensée fervente à celui qui n'était plus. — Tu dois me voir !... Tout ce que je puis, pour t'obéir, je le fais...

Et voilà qu'un jour, non loin des chevaux de Marly, elle s'arrêta tout à coup...

Un grand battement de cœur venait de la prendre.

Subitement, celui qu'elle cherchait se trouvait non loin de là.

Non ! en vérité, elle ne se trompait pas... C'était bien lui !...

A vingt pas devant elle, il marchait d'un pas tranquille, le pas d'un flâneur satisfait et reposé !...

Légerement, il tourna la tête, et si Sophie Lacoste avait pu jusque-là conserver un seul doute, il se serait aussitôt envolé.

C'était bien cette face rasée du valet, cet œil atone, sans regards... quelque chose comme un œil de poisson mort !...

Pressant le pas, elle le dépassa bien vite.

Puis revenant droit sur lui, à sa rencontre, elle l'arrêta net, en lui disant :

— Pardon ! monsieur Barclay, j'aurais à vous parler pendant quelques instants.

Pas un muscle de son visage n'avait bronché.

Il était demeuré impassible.

Il avait seulement porté la main à son chapeau et de sa voix la plus calme :

— Madame vous faites erreur. Je ne suis pas M. Barclay.

— Je ne me trompe pas, insista-t-elle, vous êtes bien M. Barclay... M. Barclay que j'ai vu chez Mme Florillon, une institutrice de Gentilly... Je ne me trompe pas le moins du monde, vous êtes bien M. Barclay.

Et elle avait élevé la voix, sûre d'elle-même, certaine de ne pas commettre d'erreur et se rappelant les paroles de Jérôme :

"On n'a pas le droit de te faire signer la renonciation de notre enfant. Tu auras la justice et la loi pour toi."

Et elle répétait, obstinée, trop heureuse de la tant cherchée, de la tant désirée rencontre :

— Vous êtes M. Barclay... et je veux savoir où est mon enfant ?

Bien vite la curiosité humaine est mise en émoi. Un attroupe-ment rapidement se forma.

Et Sophie Lacoste s'animant, s'énervant, criait maintenant, en dominant le bruit de la foule :

— Vous êtes M. Barclay, et je veux savoir ce qu'est devenue mon enfant ! ma petite fille Marthe !

Deux courants s'étaient immédiatement formés dans le groupe qui allait grossissant.

Une femme, une mère, réclamant son enfant, n'éveille-t-elle pas tout d'abord l'intérêt !

— Oui, répétait-elle avec une énergie concentrée, vous m'avez pris mon enfant, ma fille. Et je veux savoir où elle est ! Je veux la revoir.

Une bousculade, et une grosse voix se fit entendre, disant brusquement :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

C'était un agent.

Les joues empourprées, Sophie Lacoste ne se laissait nullement intimider.

Et elle répondait à l'agent :

— Il y a que je viens de retrouver monsieur. Monsieur que je cherche depuis plus de trois mois. Il m'a pris ma fille... et je veux savoir où est mon enfant.

Conrad, car c'était bien lui, conservait toujours son inaltérable sang-froid qui faisait sa force.

Et s'adressant posément au sergent de ville :

— Madame se trompe. Voici vingt fois que je le lui répète.

— Je ne me trompe pas, fit Sophie, avec d'énergiques mouvements de tête.

— Laissez parler monsieur, et taisez-vous.

— Je vous affirme, reprit Conrad, que madame se trompe. Elle m'appelle Baklay, Bracklay, Barkley... Jamais je ne me suis nommé ainsi.

— Vous n'êtes pas l'homme de confiance de la marquise de la Tournelle ?

Conrad haussa les épaules :

— Je ne connais pas de marquise de ce nom-là, d'abord. J'ai sur moi des papiers établissant mon identité. Je m'appelle Vincent Conrad... et depuis seize ans... dix-sept ans, même, je suis valet de chambre au service du comte de Malthen... je puis en fournir toutes les preuves.

Le sergent de ville toisa Sophie Lacoste d'un œil sévère :